

Mathias Richard

FUTUR INTERIEUR

NADAX

Zone F-13, secteur 21-105, hiver 2091

Il y a des centaines de milliers d'années, un ancêtre a survécu à une immense tuerie, caché sous les cadavres. Cet ancêtre est le mien, et il se rappelle à moi aujourd'hui. *Vengeance*, me dit-il, *vengeance* !

Je commence ce journal mental le 7 décembre 2091. Je choisis de sélectionner certaines de mes pensées-langage pour les diriger vers mon logiciel de texte interne et en enregistrer une sauvegarde dans ma boîte noire. Ecrire dans sa tête n'est pas aussi facile que l'on pourrait le croire. Je suis obligé de fermer les yeux et de me concentrer fortement pour visualiser les mots, les sélectionner et les enregistrer, de même pour les relire. A force que des écrans d'ordinateur aient été recouverts de giclées de sperme, il a bien fallu que quelque chose naisse. Je pense en relief. Je suis le terminal, la terminaison de quelque chose. Mon aisselle-touchpad m'aide à travailler à l'intérieur de moi ; mon corps peut également se mettre en position de clavier tactile, mais je n'ai jamais appris à tapoter correctement ma peau, il y a des erreurs, des imprécisions. Ce qu'il me faudrait, ce dont j'ai entendu parler, c'est un clavier-hologramme : l'hologramme est émis par un micro-projecteur (porté parfois en boucle d'oreille, le plus souvent sur le front), on tape sur l'hologramme comme sur un vrai clavier (même si les doigts passent au travers) et les données sont enregistrées dans une puce paracervicale. Je fais avec les moyens du bord, en attendant mieux. Après tout, quasiment tout ce que j'ai lu, je l'ai lu les yeux fermés, grâce aux interfaces d'impression crânienne qui permettent de faire glisser les textes dans la tête et de lire sous ses paupières. Cela n'a pas le charme du papier, mais on peut ainsi stocker des quantités phénoménales de textes, d'images, de sons, d'informations en tout genre. L'accès à toutes les musiques, toutes les pensées, tous les films, toutes les images, agissent comme un supercarburant sur le cerveau, comme ont pu agir en leur temps les protéines de la viande.

Il est bon d'écrire à une époque où la littérature a disparue : ainsi, il n'y a aucune ambiguïté sur les motivations de cet acte. Ecrire pour écrire. Ecrire pour se fabriquer des armes et des vertiges, écrire pour s'exploser la tête, être partout à la fois, être traversé par des vents psychiques, glisser sur des toboggans en vingt dimensions. L'écriture n'est pas un art artistique, l'écriture est un art martial psychique.

Entrons dans la nuit pour vivre.

Je ferme les yeux et vole au-dessus de la ville, plane parmi les nuages noirs au-dessus des lumières qui pullulent et montent le long des immeubles.

Tout est si enivrant, c'est un soir où je pourrais tuer, c'est un soir où je pourrais mourir, j'ouvre les yeux, laisse claquer derrière moi la porte en fer de ma cellule, et marche en d'étroits tunnels métallisés, rouillés et sales, pour sortir du bloc d'habitation semi-abandonné.

L'épave noire qui me sert de véhicule m'attend sur le terrain lépreux. Je suis ému de me rapprocher de ton capot zébré de cicatrices, et néanmoins noir comme j'aime, un noir terne, sans reflet, sans lumière, un noir comme j'aime, né de la poussière, de la pollution et de la fiente des oiseaux malades.

Oiseaux malades ou mutants, je ne sais, les deux sans doute : j'en trouve parfois gisant atrocement convulsés, le corps retourné tel un gant, à l'envers, toutes entrailles dehors, comme si les volatiles avaient voulu se vomir *en volant hors d'eux-mêmes*.

L'antiquité dans le froid de laquelle je m'assois date d'avant l'Effondrement, c'est une des dernières voitures à roue et en état de marche dans la zone F-13. Je l'ai échangée dans une casse contre un viviciel de muzaks intérieures. Dans la faible lumière verte, le Chinois souriait à pleines dents en croyant conclure l'affaire du siècle, quand je lui tendais le cube désinfecté contenant la boulette gluante. Il ne savait pas que le poison que je lui donnais en ferait un jour un de mes frères.

Je suis un Multi, un Changeur. Le kit d'apparence, expérimental et secret, qui m'a été greffé contre mon gré, fait de moi un caméléon d'une génération si récente qu'elle n'a pas encore été officialisée. Il fait surtout de moi un être particulièrement seul et traqué. Non seulement l'A-Corp veut mettre la main sur moi pour m'abattre ou m'enfermer et reprendre les expériences, mais ses rivales sont aussi après moi pour s'emparer du kit, qui représente, je suppose, une avancée technologique. Or leur viviciel n'est pas au point : la semaine dernière il a failli me griller le système nerveux, et mon apparence est restée bloquée (mode peau grisâtre) pendant cinq jours. S'ils le savaient, peut-être me laisseraient-ils tranquille. Non, je crois qu'ils voudraient se débarrasser de moi de toute manière, par précaution, et avant ces salauds en profiteraient pour tester sur moi les nouveautés les plus tordues, des proto-viviciels mortels (tentative de phagocytose et scissiparité à partir de corps humains, ou que sais-je, ces *salauds* sont capables de tout, je le sais, j'ai vu, j'ai entendu, quand j'étais là-bas ; les

rumeurs sont vraies). Un viviciel, c'est-à-dire un logiciel conçu pour être opératoire en connexion avec le vivant. Mon système nerveux a été branché sur l'un d'eux qui est maintenant quelque part à l'intérieur de moi, je ne sais pas exactement où. Il faudrait passer des radios pour voir à travers, voir ce que je suis maintenant, mais si je le fais ils vont me retrouver. Je suis obligé de rester à l'écart, caché. Je suis obligé de porter en permanence des tissus anti-magnétiques pour qu'ils ne repèrent pas l'émetteur de la saloperie qui se balade à l'intérieur de moi. Je ne suis pas original, nous sommes des milliers à être pourchassés par des transnationales pour port de kits illégaux. A ceci près que la plupart sont des criminels et se sont volontairement implantés des kits de combat. Moi, je ne fus pendant des années qu'un cobaye professionnel dans les cliniques-usines d'expérimentation de la mode. Je maudis le jour où j'ai accepté la dernière offre. Je dois être aujourd'hui l'un des seuls vivants libres à connaître la vérité sur l'A-Corp. J'aurais dû me méfier quand, lors du test-contact, j'ai répondu négativement à chacune de leurs questions sur ma "vie sociale" (comme s'il pouvait en être autrement), et que l'on m'a engagé pour un cycle d'essai de "greffes esthétiques, néocosmétiques, et transformisme expérimental appliqué", cycle de cinq semaines renouvelable après accord, garanti sans douleur, sans séquelle, et payé au quintuple de ce que j'avais jamais été payé dans ma vie pour ce type d'emploi. J'aurais dû me méfier, mais il me semblait que je n'avais pas le choix. Je n'avais pas d'argent et la mort m'environnait. C'était, je crois que je me suis dit que c'était, "une opportunité". Tout cela est bien loin maintenant. Je suis un mort que même la mort a oublié, et je suis attaché à l'intensité de cette mort comme jamais je ne l'ai été à la vie.

Mes souvenirs de la clinique-usine A-Corp sont extrêmement troubles, ce sont des phosphorescences au fond d'une grotte obscure. Dès mon arrivée, j'ai été soumis à des drogues si nombreuses que j'ai rapidement oublié le motif de ma présence. J'étais parfois sorti de ma léthargie par des cris et des bruits si horribles que mes cheveux se dressaient, quand je m'apercevais que c'étaient les miens. Un certain professeur Stein venait alors me faire une injection. Lorsque j'ouvrais les yeux, je constatais de façon indifférente que j'étais attaché sur une table d'opération, au sein d'un espace aveuglant. Mon corps, sur lequel semblait prospérer un grouillement de limaces fluorescentes et de micro-organismes robotiques, était ouvert en de nombreux points, transpercé de part en part par des tuyaux. A ma droite et à ma gauche, d'autres êtres étaient également attachés sur des tables d'opération, certaines horizontales, certaines verticales. Nous étions expérimentés à la chaîne par des humanoïdes en combinaisons blanches. Dans un état vaporeux, insensible, j'ai vu là-bas les choses les plus terrifiantes de ma

vie. Les corps ouverts étaient utilisés comme des machines, des banques pour pouvoir en customiser d'autres. Démembrés, disloqués, rattachés les uns aux autres. J'ai vu des êtres devenir fous suite à l'installation de viviciels ratés et s'arracher leur propre peau, leurs propres organes en hurlant comme des damnés, avant d'être abattus au laser et balayés par des robots. La chance a voulu que je sois résistant aux premiers essais faits sur moi, mais j'ai peu à peu compris que personne ne sortait vivant de l'A-Corp, et que plus l'on supportait les expérimentations de greffes ou viviciels, plus l'on en subissait de violentes. Je voyais près de moi des êtres qui n'étaient plus que des créatures informes, et qui continuaient à subir des cycles d'essais semblant conçus par des programmes détraqués et vicieux, très loin en tout cas de ce que j'imaginai pour des recherches concernant la mode.

Aujourd'hui encore, je ne sais pas tout ce qu'ils ont mis dans mon corps, ou tout ce qu'ils en ont retiré, il ne me reste que quelques visions obscures. Au début, pour tester ma résistance, ils m'ont greffé un troisième oeil artificiel, aveugle, rétractable, au milieu du front ; je l'ai toujours, il ressemble à un objectif d'appareil photo obturé que l'on m'aurait collé sur le crâne. Je me le ferai enlever un de ces jours, si je peux. Ensuite, ils m'ont greffé sur l'épaule droite la tête, également rétractable, d'un petit dragon métallique (au bout d'un cou constitué d'écaillés argentées) qui crache des étincelles, et dont les yeux rouges clignent. Celui-là, je l'aime bien. Je me souviens aussi de tests où je devais enfilez des slips vivants faits de méduses urticantes. Je m'étais dit, en voyant cette chose se coller contre ma peau avec des bruits de succion : *cela suintille*. Heureusement, je ne sentais rien, et la chance a fait (à moins que ce ne soient les injections expérimentales qui me traversaient) que mon corps s'est peu à peu immunisé contre l'effet urticant des méduses visqueuses (elles-mêmes sous perfusions) qui coexistaient avec mon organisme. Peut-être même, si mon système nerveux n'avait pas été engourdi, aurais-je pu tenter des interactions érotiques avec ces sous-vêtements gluants. Je m'amusais à imaginer que cette expérience visait à créer des ceintures de chasteté d'un nouveau modèle, encourageant l'autoérotisme tout en empêchant un toucher extérieur.

Je crois que le professeur Stein m'appréciait ; du moins je l'intéressais, car il passait un temps considérable à effectuer des observations et des analyses sur mon cas. Je suis devenu un véritable chantier. Mon système nerveux a été méthodiquement connecté et doublé d'un réseau de relais électroniques en interface avec différents implants se nourrissant de mon corps. Ces implants corporels s'alimentent de ponctions du glucose du sang transformé en courant électrique. Le professeur parlait parfois en ma présence, et à plusieurs

reprises j'ai entendu à mon sujet la mention suivante : "programme transform 23". Des échantillons de ma peau ont été prélevés et cultivés à part, mêlés à de nombreux composants. Petit à petit, ils ont retiré ma peau pour la remplacer par leurs cultures de peau modifiée. Ecorché et bouturé au compte-gouttes. Là, j'ai perdu conscience pendant au moins plusieurs semaines. Plus tard, le professeur dira que j'ai failli mourir à ce stade, tant les chocs de ces greffes de peau étaient violents, et j'ai fait plusieurs rejets successifs. Trou noir. Je me suis réveillé un jour, étrangement conscient et sensible, avec une sensation de froide horreur dépassant l'entendement. Ce que je sentais à la place de mon corps était un réseau de souffrances, de déchirements, un malaise continu. Je ne reconnaissais rien en moi, je tournais au fond d'un vertige qui ne voulait pas prendre fin ou forme, j'aurais tout donné pour mourir vraiment, pour que tout s'arrête, se précise, mais cela, la souffrance, ne faisait que continuer en s'amplifiant hors de toute limite, je hurlais en continu et ne m'arrêtais que pour vomir puissamment à m'en retourner le ventre, et mordais à m'en casser les dents le socle blanc sur lequel ma tête était appuyée. Mon ventre ne sortait pas, mes dents ne cassaient pas, j'aurais fait n'importe quoi pour mourir, je criais "tuez-moi". Combien de temps suis-je resté au fond de ce vertige infernal, je ne sais, mon corps tournait à l'intérieur de lui-même en se déchirant, sans fin. Peu à peu, le tournis à commencé à ralentir. Au bout de mille éternités lentes, improbables, diaboliques, correspondant à mille seules et insupportables agonies à répétition, les souffrances s'atténuèrent assez pour qu'enfin je puisse m'évanouir.

Stein m'expliqua plus tard (c'était la première fois qu'il s'adressait véritablement à moi) que l'on avait diminué fortement les doses massives de drogues que l'on m'injectait quotidiennement, afin de passer à un nouveau stade des expérimentations. Les greffes de peau modifiée avaient fini par prendre. On avait alors pu introduire en moi un viviciel expérimental, une sorte d'amibe semi-électronique contrôlant de nombreux périphériques (implants, micro-machines, néoorganes) et obéissant au cerveau ainsi qu'au système nerveux. Ce viviciel, affirmait Stein, était révolutionnaire, et dépassait de loin tout ce qui existait sur le marché des kits de camouflage et d'espionnage. On avait besoin que je reprenne le contrôle de mon corps et de ses sensations, afin de tester l'efficacité des nouvelles connexions établies dans mon organisme, et d'effectuer une évaluation poussée du caractère opérationnel de chacune des fonctions du viviciel. J'entamai une procédure de plusieurs semaines de rééducation corporelle, au cours desquelles je fus détaché quelques heures par jour afin de faire des exercices de musculation (j'avais passé tant de temps couché qu'au début je ne pouvais tenir debout) et d'appriivoisement de ce que

désormais j'étais, de ce qui était en moi. Mon corps semblait être devenu singulièrement changeant et malléable. J'identifiai bientôt sous mes paupières fermées un programmeur d'apparence émis par le viviciel. Par une simple pensée, ma peau devint bleu, puis fuchsia, puis jaune, puis je fis circuler à sa surface de nombreuses couleurs. Perdu face à un miroir, je faisais apparaître des étoiles, des comètes, des forêts et des images pornographiques, des visages et des souvenirs, sur la surface de ma peau. Bientôt, j'arrivai à modifier sa texture même (peau-écailles de serpent ou de poisson, peau de dauphin, de pierre, de tigre, de cactus...), et à créer l'illusion d'habits sur celle-ci, des habits changeant selon mon désir, je passais du gris au vert, du marron à l'orange, du costume à la blouse, de la combinaison militaire à la robe de mariée. Mes cheveux poussaient et raccourcissaient à mon gré, ils semblaient vivants, malléables, changeant eux aussi de forme et couleur, se déployant et se constituant en parapluie imperméable, en casque protecteur, en crête fluorescente. Toute mon apparence flottait, mon visage se dégonflait et se contractait subtilement sous les pommettes, je sentais le réseau de systèmes modificateurs dans les joues, les lèvres, le menton, autour des yeux, je le soupçonnais dans tout le reste de mon corps. J'étais devenu un caméléon, un doppelganger. Et, chaque chose à laquelle je ressemblais, il me semblait soudain la comprendre.

Stein vint dans ma cellule avec un inhabituel rictus de triomphe, accompagné par deux humanoïdes vêtus de combinaisons blanches intégrales ne dévoilant pas même leurs yeux. C'était la première fois que je voyais le visage du professeur exprimer aussi nettement des émotions. Il jubilait. Il me dit que j'étais un bon cobaye, et que nous allions pouvoir entamer la phase terminale du projet : entamer un cycle d'entraînement métamorphique intensif. Nous commençâmes immédiatement. Il amena plusieurs mannequins humanoïdes, qui avaient été habillés et masqués différemment. Il les plaça devant moi les uns après les autres, et à chaque fois je devais en un temps minimum analyser leur forme et les imiter en tous points. J'appréhendai ces exercices nouveaux, mais j'y arrivais avec une facilité déconcertante, au point qu'au bout d'un moment je fis semblant de devenir un peu moins aisément une copie, car l'enthousiasme de Stein m'inquiétait. Il fit venir un autre cobaye, un homme chauve aux yeux bleus qui marchait tel un zombie, des fils et des tuyaux rentraient et sortaient autour de sa colonne vertébrale quasi-dénudée et recouverte d'une pâte verte. Je me mis en face de lui et pris immédiatement sa forme. Quelque chose au fond des yeux éteints de l'homme exprima la stupéfaction, il leva faiblement sa main droite pour me toucher comme l'on cherche à toucher son reflet ; je reconnus

au fond de ses yeux le désir de la mort, au fond de ma tête j'entendis "je veux mourir". Le professeur le fit sortir en se frottant les mains de satisfaction. Il sortit de sa poche un cube blanc, qu'il actionna d'une manière incompréhensible, et une plantureuse jeune fille en maillot de bain apparut sous mes yeux. Il s'agissait d'un hologramme, dont le cube était le projecteur. Le professeur m'enjoignit à l'imiter, ce que je fis, plus difficilement, car il semblait que mon logiciel de reconnaissance de forme était gêné par l'aspect immatériel du modèle. Je réalisais qu'il y avait là en moi une fonction sonar qui était là inopérante, et mon analyse de forme se faisait alors uniquement par l'œil, de façon plus lente et moins précise. J'arrivais néanmoins à fournir une imitation correcte des seins disproportionnés et du sourire aguicheur qui me faisaient face. Le seul problème était la taille : je pouvais, par le truchement de tissus gonflants, extensibles, paraître plus grand que je ne l'étais, mais non plus petit, mon squelette et mon organisme n'ayant pas été modifiés de façon à pouvoir se contracter et se miniaturiser. Le professeur tapa dans ses mains et l'hologramme disparut. "Très bien pour aujourd'hui" dit-il, "nous reprenons l'entraînement demain". Les deux infirmiers me firent immédiatement une piqûre et je somnais.

Pendant les semaines qui suivirent, ma vie se partagea entre exercices de remusculation et exercices de transformisme appliqué en compagnie du professeur Stein et de ses deux acolytes. En ce qui concerne ces derniers exercices, je ne pressais guère le pas et simulais des difficultés que je n'avais pas, car je méfiais de ce qu'ils pourraient faire de moi une fois le cycle d'expérience accompli. Je croisais parfois d'autres cobayes dont chaque cellule vitale semblait avoir été vampirisée, ou ayant subi des mutilations surgies du cerveau d'un fou, et mon angoisse était d'être envoyé dans un nouveau programme d'expérimentation. Après m'avoir fait longuement travailler sur des modèles vivants, Stein me fit un jour travailler uniquement à partir d'hologrammes. Je simulais alors une ou deux erreurs d'imitation assez grossières. Contrarié, Stein sortit de ma cellule pour aller chercher un modèle vivant ou un mannequin. En attendant son retour, l'un de ses deux sbires s'installe à une table et examine mes échantillons de sang et d'urine de la journée précédente, tandis que l'autre reste près de moi. Je crois que tout est filmé, aussi je suis sur le fil, ce qui se passe dure quelques secondes. Je suis à la gauche de mon gardien, et fais quelques pas futiles, me retrouve à sa droite. Je me transforme instantanément en homme en combinaison blanche, et hurle à l'intention de celui qui est de dos penché sur les analyses : "Attention, il vient de se transformer, danger, vite !", l'humanoïde se retourne brusquement en dégainant un laser, il se retrouve face à nos deux silhouettes identiques

et abat d'un unique tir son collègue, qui s'effondre en râlant. Je félicite le tireur qui range son arme et s'approche de moi. Je lâche, soulagé : "merci, ce salaud a failli nous gruger !", en me penchant sur le cadavre pour l'examiner. J'attrape son arme et l'actionne quasiment à bout portant sur l'autre stupéfait, qui bascule en arrière ; à ce moment la porte coulisse sur le professeur Stein qui arrive avec un modèle vivant lobotomisé à côté de lui, et des mannequins gonflables sous le bras. Son regard s'assombrit devant le massacre et il appuie sur un bouton d'alerte, je lui dis avec mon appareil phonatoire mimétique : "C'est terrible, j'ai dû l'abattre car il s'est transformé en moi-même et l'a tué", dis-je en désignant l'un des cadavres fumants. Le visage de Stein s'effondre à la pensée que j'ai été abattu. "Imbéciles !!!" hurle-t-il. Il s'approche de moi et se penche sur les cadavres. Je mets doucement mon doigt près de l'entrée de son oreille gauche, et l'un de mes ongles s'allonge de dix centimètres pour lui traverser le cerveau, ainsi qu'une idée lumineuse, puis se rétracte. Je saisis la carte d'identification serrée dans sa main. Le corps du professeur Stein ne s'est pas encore écroulé que je suis déjà à l'extérieur de ma cellule et cours dans des couloirs blancs. Une alarme assourdissante retentit. J'ai le temps, au passage, d'entrevoir une lueur de triomphe au fond des yeux du lobotomisé au visage amorphe, dont soudain jaillissent des flammèches vertes. Je cours et regarde dans mon dos : un intense grésillement environne le corps debout et immobile de la loque, qui semble implorer en un processus d'auto-immolation électromagnétique, les lumières et écrans et les haut-parleurs autour de lui clignotent et s'éteignent, des courts-circuits se déclenchent alors que monte de lui une odeur de chair grillée. Je remercie mentalement le cobaye, dont le sacrifice facilite ma fuite en ajoutant à la confusion dans le secteur avoisinant ma cellule. Toujours transformé en homme à la combinaison blanche, je passe au hasard quelques portes en utilisant le passe du professeur, alors que des cris et des bruits de course retentissent dans des couloirs adjacents. Ils ne sont pas prêts à affronter un caméléon nouvelle vague 23. Je m'arrête et marche tranquillement. Un groupe de médecins en armes et de soldats surgit au détour d'un couloir en courant, et passe à côté de moi sans me prêter attention. Je mémorise la forme de l'un des médecins et me dirige vers la sortie du secteur médical. J'aboutis enfin au secteur administratif, entre au hasard dans un bureau en prenant l'aspect du médecin que je viens de croiser, et salue une jolie secrétaire qui me répond avec des yeux aimables. Je ferme la porte derrière moi, m'approche de la jeune femme pour bavarder un peu, mets mes mains autour de son cou, et l'étrangle, aussi rapidement que possible. C'est ainsi que je me suis évadé de l'A-Corp, par l'entrée principale, sous la forme d'une charmante secrétaire.

En ce qui concerne les diverses personnes que j'ai tuées, je ne plaide ni innocent ni coupable. C'était ma vie ou la leur.

Je démarrai la fusée-jet de la jeune femme (dont j'avais pris les empreintes et les passes) pour laisser derrière moi, émergeant d'une mer ténébreuse de ruines et de terrains vagues, la masse ignoble du blockhaus hospitalier de l'A-Corp. J'échangeai chez le premier illégal venu la fusée contre une somme conséquente de yuans.

Entrons dans la vie pour *nuire*. Je claque la porte de mon véhicule, et le fais démarrer péniblement, à l'ancienne, avec une clé ! Le moteur toussote, crachote, se refuse à trois reprises, je tire à fond la manette du starter et il finit par obtempérer. La voiture s'arrache lentement à la force d'attraction de l'ancien parking jonché de carcasses rouillées. Ses souffrances, ses difficultés de fonctionnement, trouvent un écho dans ce que je ne peux encore que désigner par « mon corps », cet amoncellement de greffes, d'organismes et de périphériques placés sous ma volonté. Un viviciel peut-il se révolter, voire me supplanter ? Je suis obligé de me maintenir en déplacement pour me détourner de la souffrance qui me constitue, que je ne peux pas même localiser sur une ou deux zones, car elle est généralisée et s'applique à des organes que je ne suis pas sûr de connaître ou d'identifier. Depuis mon évasion, j'avale régulièrement des gélules bleues pour calmer mon système nerveux. Mon corps est une énorme dent que je voudrais m'arracher. Il faudrait tout m'enlever, les tibias, les bras, la mâchoire, les poumons, tout fait mal, rien plutôt que ça, et pourtant cette douleur à baver de rage fait de moi une puissance folle, ricanante, ivre de ses nouvelles perceptions. J'y ai mal, aux perceptions. Elles naissent comme des muscles atrophiés que je ne soupçonnais pas, et dont le développement donne le vertige. Lu sous mes paupières (puce) : quatre-vingt-trois pour cent des aspects de l'univers dans lequel nous (humains) évoluons, quatre-vingt-trois pour cent nous sont inaccessibles. Les trous noirs émettent un si bémol, cinquante-sept octaves en dessous du seuil d'audition humaine. Des courbes sur des écrans nous le murmurent. Le silence est une inexactitude, une illusion, des sons que nous ne pouvons entendre nous environnent. Chanter a capella, c'est chanter sur l'orchestration monstrueuse et grandiose des grincements galactiques. De même, nous ne voyons que très peu de ce qui est visible. Nos sens passionnants ne sont que des bourgeons, comparativement aux sens que nous n'avons pas, et qu'il nous faut imaginer, sécréter, soupçonner par la pensée. Ces sens qui nous manquent, il nous faut les inventer à l'aide des observations et spéculations scientifiques. Et seul l'instinct peut venir au secours de la pensée. En plongeant dans l'expérience de la transe, la

pensée trouve des appuis solides, des intuitions fécondes, des certitudes à vérifier. Il n'y a pas plus animal que la pensée. La science, la drogue, la transe, aident à percevoir plus. Et pour brider le trop plein de rage de corps qui me donne envie de me découper moi-même en morceaux, j'avale gélule bleue sur gélule bleue. J'ai failli en faire une overdose il y a quelques temps, mon corps est resté bloqué, en panne, sans impulsion ; je suis resté des jours entiers immobile dans mon placard métallique, les yeux immobiles face au plafond, ne réagissant pas aux rares bruits venant du couloir. S'ils m'avaient retrouvé à ce moment-là, j'aurais opposé autant de résistance qu'un cadavre dans un cimetière. J'ai heureusement choisi mon immeuble dans l'un des nombreux no man's land satellisés autour (suffisamment en dehors) de la zone de contrôle sécurisée principale, la Zone F-12, anciennement connue sous le nom de Paris, dont l'appellation a été changée par les Chinois en 2081, huit ans après l'Effondrement pendant lequel les deux tiers de la population ont fui vers les campagnes, chassés par les épidémies, la famine, les exactions de factions s'entretenant sur les ruines de l'état, profitant de sa disparition pour en mettre les restes à sac et créer des micro-territoires. Les Chinois ont attendu un peu puis ont balayé la plupart des factions. Depuis dix ans, les Chinois construisent ce qu'ils ont appelé la Zone F-12. Les bâtiments flambant neuf des transnationales émergent parmi les gratte-ciel déchiquetés et le brouillard noir permanent. La plupart de la population vit dans des immeubles souterrains. Beaucoup ne s'expriment qu'en glishin', sino-anglais simplifié. Le langage français est de plus en plus éparpillé, oublié. Le français n'est pas encore une langue morte, mais c'est une langue perdue. Une secousse déporte mon véhicule. Je suis obligé de slalomer entre les nids de poule et les fissures. Sous une nuit traversée de mono-jets, à mon regard se révèle soudain une vallée sans fin de pierres tombales, chacune haute de centaines d'étages. C'est l'ancienne ville. Ma large épave noire plonge en vrombissant et sifflant sur un vestige d'autoroute, entre les dents des bâtisses dont la mâchoire baille et semble lentement se refermer autour du véhicule lancé à toute vitesse. La beauté de la décadence, de la gangrène et de la pourriture s'impose à moi, quand j'ouvre vraiment les yeux et regarde autour. Je ne suis pas tant fasciné par la vitesse de la lumière que par l'inertie de la nuit, la pesanteur et la résistance des ténèbres. Nuit sourde, se parant de la profondeur du bitume. Nuit trouble, nuit sale, nuit épaisse. Nuit, nuit sans fin. Dire qu'il est possible de s'enfoncer dans une telle opacité et un tel silence... Cela m'effraie. Je ris de plaisir au fond des canyons gris et verdâtres, dont les rues dévastées et désertes s'offrent à moi dans un silence menaçant. Très haut, beaucoup plus haut, le ciel est plein, vibronne de fusées noyées dans des nuages noirs. Je suis au niveau du sol, et pourtant, la

pénombre poussiéreuse qui règne en ces lieux déserts procure la sensation d'évoluer en des profondeurs sous-marines. Je repère le hall d'immeuble qui m'intéresse, roule doucement à présent et m'en gare non loin, suffisamment à l'écart cependant, dans les restes d'un magasin éventré, pour ne pas être repéré. Les Chinois déconseillent, pour des raisons de sécurité, de se rendre dans les restes de l'ancienne cité, sur laquelle circulent les rumeurs et les superstitions les plus folles, ce qui arrange les gens comme moi. Certains parlent de zone radioactive, de disparitions inexplicables. Ce qui est sûr est que cette zone abrite des exclus de la zone sécurisée, criminels ou parias, dont les nids se cachent parmi la forêt d'immenses gratte-ciel abandonnés qui n'ont pas encore été détruits. Je marche dans mon élément, à l'ombre de façades rongées par les impacts, enjambant les détritiques et les débris. L'habitude me fait repérer d'autres véhicules similaires au mien, dans l'ombre de cours ou de porches semi-effondrés, dont l'apparence d'épave dissimule un état de marche. Aux aguets, ne pouvant pourtant réprimer un sourire en coin, je me glisse dans le hall de la tour précédemment identifiée. Le verre brisé crisse sous les pas ; je suis avec attention le protocole, me cache dans l'ombre et observe longuement l'entrée derrière moi, pour voir si personne ne prend le même chemin. J'emprunte ensuite un couloir sinistre et sombre, tout en trébuchant mais n'allumant aucune lumière, puis descend avec précaution une volée d'escalier dans les ténèbres complètes, en bas duquel je tâtonne, jusqu'à trouver un bouton, le bouton que je cherche, le bouton pour lequel je suis venu, sur lequel j'appuie. Un gémissement lointain répond. Au bout de deux minutes, le bruit se rapproche, un trait jaune fend la noirceur, et une porte coulissante dévoile la cabine aveuglante d'un ascenseur. Je m'y introduis et tapote sur le programmateur d'étage : -284. Ses portes se ferment et une aspiration m'avale vers les profondeurs de la terre. Il s'agit de l'un de ces innombrables immeubles souterrains dont le gratte-ciel n'est que le sommet émergé. Je m'observe dans le miroir de l'ascenseur : le petit dragon greffé sur mon épaule crache des étincelles ; sortant de mon front tel un objectif photographique, mon troisième œil artificiel tourne ses facettes aveugles et irisées vers les néons luisants ; ma peau est noire, sans couleur : non pas brune, africaine, mais noire comme un trou noir, je nuis comme le soleil luit ; des pointillés de pigments jaune fluorescent se déplacent sous ma peau ainsi que des nuées d'insectes, s'intensifiant en zones mouvantes, fluantes et refluentes, au niveau du cou, des poignets et des chevilles. Un pyjama noir collant, extensible, très fin, guère différencié de ma peau car y étant intimement connecté, afin de pouvoir s'adapter à ses transformations, me vêt. Ces tissus autocalorisants protègent de la chaleur, du froid, des objets coupants

ou de la plupart des rayons détecteurs connus. Je ne fais en cela que suivre, de façon assez sobre cependant, la mode actuelle de l'accoutrement à la super-héros de comics du vingtième siècle, qui fait que tant de mes contemporains se promènent en pyjama, abandonnent jusqu'à oublier complètement leurs noms d'origine et s'en inventent un qu'ils inscrivent sur leur peau ou leurs vêtements, souvent lumineux, éclatants, bariolés. Certains sont ainsi devenus de véritables enseignes d'eux-mêmes, des publicités ambulantes vantant leurs propres mérites. J'ai moi-même effacé de ma mémoire mon nom originel, mais n'ai inscrit mon nouveau nom nulle part. L'ascenseur s'immobilise, deux cent quatre vingt-quatre étages plus bas. Sa porte ne s'ouvre que pour dévoiler une autre porte blindée, recouverte d'une peinture rouge gangrenée par la rouille, m'empêchant de sortir de la cabine. Du haut de la partie gauche de cette porte de bunker s'extrait un tentacule périscopique, annelé et métallique, dont l'extrémité se place face à mon visage. Cette extrémité se compose d'un œil-caméra, d'un haut-parleur, de capteurs divers, d'une bouche lance-gaz et d'une mitrailleuse miniature. "Protocole d'identification. Prononcez distinctement votre nom", grésille la voix synthétique du haut-parleur. "Nadax, réponds-je en articulant exagérément. On m'appelle aussi le Dermaturge..." "Prononcez votre code d'accès", crachote laconiquement la machine, la pointe de sa mitrailleuse pour enfants à quelques centimètres de mon œil droit. "Libérez les cobayes", dis-je dans mon meilleur pidgin de poltergeist. La porte rouge coulisse alors avec une vitesse surprenante, si l'on considère ses deux mètres d'épaisseur en alliage. Je remercie ma puce à langages trafiqués, m'engouffre dans l'ouverture qui se referme aussitôt derrière, et me retrouve dans un couloir capitonné de rouge, résonnant de bruits chaotiques. Je marche quelques mètres jusqu'à un vestibule donnant sur un immense parking souterrain désaffecté.

Appuyée contre un mur, la Gamine m'attend dans l'entrée. Ses nattes roses bioluminescentes me sourient, je m'approche et plonge mes yeux dans ses iris-anus. "Je ne m'y ferai jamais !" Son t-shirt 3D palpète d'images stroboscopées. Nos langues greffées s'allongent comme celles des caméléons et se touchent un instant. J'attrape la Gamine par le bras et nous pénétrons dans le vaste parking où règne un chaos ultrasensoriel : des centaines d'émetteurs répartis sur le sol, les murs, le plafond, produisent un tourbillonnement de chocs sonores et lumineux extrêmement variés et brutaux, connectés à des logarithmes malades et poussés à fond, produisant une musique rendue tactile par l'intensité soufflante et balayante du volume, ma vision est décomposée en chimères. Autour, ça et là, des Dissemblables, une centaine peut-être de Xtars et d'Xternos ondoyants, amoncellements de greffes, de prothèses,

de terminaux, de mutations provoquées et de viviciels, d'implants, d'hybridations, de cerveaux externes, se côtoient en ce qui semble un concours d'apparences. Ici, devant, à droite, Babaal, mon ami corps-musique intégrée que je salue, des haut-parleurs répartis sur tout le corps, palpitant de bruits concurrençant ceux de la salle. Yeux-flashes, doigts-lampes. J'entrevois, parmi les photons pulsés, des doppels ancien modèle avec des masques énormes, effrayants, grotesques, des têtes de totems défigurés, des faces de morts greffées à l'envers. Là un siamois humain-androïde. Et tous ces corps spécialisés issus des laboratoires d'expériences systématiques, échappés avant leur destruction, comme cet être couvert d'organes sexuels inventés ou pris à d'autres, bouches, protubérances, déclinaisons de pistils, d'ouvertures et de figures, ou encore Vénus, cette fille-entité constituée d'armes attachées les unes aux autres, jusqu'à former le puzzle grotesque d'une humanoïde uniquement constituée de fusils-mitrailleurs et autres instruments dangereux. La Gamine fait la bise à Tsin, une amie dont les bras et les jambes sont inversés. Sous les sourcils d'argent de Tsin gigotent, à la place des paupières, deux petites bouches lippues autour des yeux, mâchouillant et révélant dans une moue un regard léché par deux petites langues. Vision soudaine : autodestruction automatisée pour tous. J'adore la Gamine. C'est la mode des organes sexuels chimériques, le sien a la fluorescence des méduses. Presque tous les êtres que l'on croise ici ont des bioluminescences intégrées, que ce soient des chairs, des peaux, des yeux, des organes, des ongles, bioluminescents. C'est naturellement à l'endroit des parties sexuelles que la bioluminescence a remporté le plus grand succès : muqueuses vaginales, anales, buccales, tétons, aréoles, glands phosphorescents, et je ne parle pas des tatouages. Plus ce monde s'assombrit, au point de ressembler à des bas-fonds sous-marins, à des Fosses Marianne, plus les êtres qui y évoluent s'ingénient et s'engouent à produire, dégager de la luminosité. Plusieurs générations dans les ténèbres produisent des êtres sécrétant leur propre lumière. La lumière attire l'œil des victimes. C'est ce qu'ont parfaitement compris les poissons de la mer de Tasman, qui possèdent au-dessus de leur tête un leurre lumineux attirant les proies directement dans leur gueule. Sombre, et tu seras la proie des lamproies cloacales... Mais le Prince de la faune des chaînes de montagnes abyssales, l'anoplogaster cornuta, sait, à son grand regret, qu'il ne peut fermer la mâchoire sur ses victimes qu'à la condition de perforer son propre cerveau. Les Diss autour de nous ont des yeux flottants, ou bizarrement fixes, blancs, ou multicolores, avec des animations 3D en boucle au fond des pupilles, des yeux flashes-stroboscopes qui font un regard impossible à soutenir, d'autres ont des yeux fascinants, absorbants... D'autres encore sourient de toutes leurs

dents bleues fluorescentes et autonettoyantes, truffées de fonctions et de fausses caries, de stocks d'informations, de micro-machines, telles ces dents sonores qui émettent avec la plus grande précision des bruits comiques d'explosions, de monstres, de sirènes, de pétarades, des imitations d'archive de voix et de sons en tout genre ; certaines dents détiennent des poèmes et des discours historiques. J'en repère aussi quelques-uns dont les systèmes modificateurs de visage sont -bien que moins avancés- proches du mien (variateurs de couleur et de volume sous les pommettes, dans les joues, les lèvres, le menton, le front, autour des yeux...).

Hélas, j'ai beau promener le regard à travers l'étendue complexe du parking, je ne perçois pas un seul représentant du groupuscule dont je me sens le plus proche. Ses membres ont été tant pourchassés que ses rares survivants -s'il en reste à ce jour- sont tenus de vivre sous de fausses identités, ou de rester enfermés dans des ruines au milieu de no man's lands non-sécurisés, afin de préserver soigneusement leur secret : ils font partie de la Secte des Lecteurs, ces mutants accros à la substance noire, dont les membres transpirent abondamment au contact de l'intelligence et de la pensée. Les livres, la lecture, suractivent leur circuit dopaminergique, ce qui leur fait une impression bien plus forte que le sexe ; j'en ai déjà vu en action (en lecture), leurs peaux étaient comme galvanisées. Il faudrait être spécialiste en tératogénétique pour pouvoir en distinguer un, parmi cet attroupement, ces flux, ces va-et-vient de déviations morphologiques papotantes, cette agglutination de psychopathologies obsessionnelles en pleine dissolution sociale, mais sait-on jamais, les membres de la Secte avancent cachés.

Soudain le flot de flashes arc-en-ciel et de sons transsensoriels s'interrompt. Au fond du parking plusieurs êtres allument différents instruments et appareils pour un concert, pour le concert que tout le monde ici, sans oser l'espérer, attend. "OERDEEP REX !" exultent plusieurs Diss, et je crie avec eux. Oerdeep Rex est un groupe mythique, uniquement constitué de Diss, groupe dont je doutais de l'existence jusqu'à ce moment précis. Etant donné qu'un Diss est par essence recherché, on peut imaginer le caractère exceptionnellement secret, la rareté époustouflante d'un tel rassemblement concerté. Cet événement, ce regroupement, est dangereux pour les Diss, mais pourtant nécessaire, car l'isolement nous tue un à un, et l'émergence d'une communauté, même fragile, éphémère, devient une question cruciale. L'assemblée se rapproche des protagonistes du groupe, dont le nom réfère à cette secte d'humains vénérant Oerdeep Rex, un ordinateur souhaitant la destruction des autres ordinateurs. Son programme : évolution automatisée, modélisation, et sacrifices

autophages. Des rumeurs font état de déviances assez avancées parmi les rangs de cette secte : holocaustes d'ordinateurs allumés, brasiers de disques durs, et surtout rituels de dévoration d'ordinateurs, lors desquels les hommes mangent des circuits, des cartes-mères, des mémoires, des processeurs, afin de s'en approprier la puissance. Une tension électrique devient palpable autour de la scène à même le sol. Deux robotesses-gogogirls dansent déjà mécaniquement alors que la musique n'a pas encore commencé. Une odeur d'ozone et de caoutchouc brûlé monte de l'androïde qui s'installe derrière la batterie, zone complexe constituée de dizaines de toms électroniques, de métallophones artisanaux récupérés, de crânes de robots, de plusieurs grosses caisses et caisses claires semi-vivantes (leur son n'est jamais le même). Ce batteur-androïde s'est branché sur un surgénérateur et de la fumée monte de lui. Son corps est en train de se charger d'électricité, d'intensité pure. Dans le public, on se passe un masque à oxygène modifié pour big-bang neuronal. Le moment que je préfère dans un concert est toujours celui le précédant, celui où la tension et l'enthousiasme s'accumulent de façon collective jusqu'à devenir intenable, et les uns et les autres, soit recueillis, soit hurlant, commencent à bouger leurs corps de façon impatiente, en chantonnant, fumant, jurant, buvant, devenant fou sans crainte d'un regard extérieur : devenir fou collectivement, quand tout le monde devient fou, oui, c'est exactement ce moment que j'aime, c'est celui que j'attends, pour lequel je vis, celui qui parfois, malgré tout, fait passer un sourire sur ma surface, quand je marche irrémédiablement seul. Dans ces moments de montée de tension, j'émet des râles qui me font le plus grand bien, en me dandinant et sautillant et me tordant dans tous les sens, le visage extasié, crispé et presque bavant renversé vers le haut.

Un être malingre, un humain rachitique au corps moite, dont la peau renvoie des reflets d'essence, vient se placer derrière le micro, courbé, presque bossu, les yeux figés sur le sol. Sa maigre ossature est entortillée dans des dreadlocks luxuriantes dégageant de la lumière noire (une lueur violette très intense). Il relève sa main : celle-ci contient une seringue jaune extrêmement lumineuse, et la plante précautionneusement dans son bras droit garrotté, s'injectant une solution bioluminescente dans le sang. Il se dégarrotte et peu à peu son réseau sanguin apparaît sous nos yeux, lumineux à travers la peau, se remplissant comme un réseau de plumes sur une carte froissée. Son visage toujours penché sur le sol semble un instant déchiré par un sourire lié au signal d'un compte à rebours interne déréglé. Soudain le public (y compris ses composants les plus solides) est sans sommation projeté un mètre en arrière (certains tombent) par le souffle d'une basse totale, un son d'une densité et compacité graves impensables,

évoquant une bombe atomique, un volcan en éruption, la bouche ouverte d'un dragon, et l'être aux veines lumineuses relève triomphant sa tête face au micro en écartant les bras, chacune de ses mains se retrouve placée face à un micro à sa droite et à sa gauche, il ouvre d'un coup ses mains en écarquillant les doigts, dans chacune de ses paumes il y a une bouche dégoulinante de rouge à lèvres, et chacune de ses bouches hurle et chante et murmure et minaude, au milieu d'un chaos sonore évoquant un tremblement de terre orchestré. Les réseaux fibreux soupirent, cela fait du bien. Trois sorciers d'ordinateurs sont debout en demi-transe au-dessus d'écrans et de boutons, leurs corps fiévreux ondulant et suant reliés aux machines par des multitudes de fils, des grosses gouttes de liquide dégoulinent de leurs bonnets et de leurs fronts sur leurs barbes et leurs grosses lunettes, ils tremblent et vibrent et semblent sonner comme des diapasons que l'on viendrait de taper par terre ! Les sorciers d'ordinateurs sont des humains qui se sont coulés dans des machines, s'y sont étroitement interconnectés pour faire de la musique, une musique supérieure en intensité à tout ce qui existait auparavant. Je râte en sautant partout et rebondis sur des greffes caoutchouteuses, des mutants hystériques, des robots en surchauffe, des hercules africains à crêtes multiples, des siamois albinos des égouts inférieurs... Bon nombre des spectateurs qui m'entourent se mettent en crise d'épilepsie contrôlée, alors que le batteur-androïde frappe ses fûts avec des tentacules métalliques sortant de son crâne tout en tapant dans ses mains à une vitesse ahurissante ; le rythme est à la fois totalement insaisissable (je n'élucide pas la source de sa logique) et étrangement cohérent, tel une langue étrangère inconnue. Le chanteur exulte de façon christique, les bras écartés, une bouche dans chaque main, explosant en un mécanisme multiphonique, la bouche de droite produit des grognements de sanglier en colère (ou en rut), celle de gauche marmonne des mélodies saccadées, des airs accrocheurs, des couinements lascifs, alors que sa bouche faciale se perd triomphalement en chant diphonique mongol, émettant plusieurs octaves simultanément. Ses bouches mélangent des sons inarticulés, rallongeant bizarrement les termes de transition, utilisant des liaisons dont la nécessité n'apparaît pas. Il chante décalé, comme quelqu'un qui voudrait gagner du temps, prendre de l'avance, accélérant follement son débit, puis soudain s'arrête pour attendre, dans une renonciation écrasante, perturbé par des remontées de désir, et des flux de lignes et courbes lumineuses lointaines que l'on aimerait attraper avec les mains en courant après, et qui font que l'on tombe dans un trou, et ses trois bouches se dérèglent en vomissements, hoquets, hurlements, piaillements, râles, mugissements et stridences. J'entre dans l'ivresse de l'enfer des devenirs-monstrueux, parmi les rythmes robotiques et les

voix écorchées ; chaque coup de caisse claire est un coup de fouet sur le dos d'un esclave ; le plus technologique et le plus sauvage s'accordent : le plus primitif est un raccourci vers le plus technologique et vice-versa ; la technologie ne nous éloigne pas du monde animal, elle nous y ramène, elle nous en rapproche au plus près ; tout s'accélère, s'intensifie et se distend, tous se battent avec le son -les cris maniérés, les mélopées salopes saccadées, les murmures étourdissants, étouffants, assourdissants-, les "spectateurs" hurlent en rebondissant les uns contre les autres en accéléré, le batteur tentaculaire, les sorciers d'ordinateurs, le chanteur à trois bouches multiphoniques, et d'autres créatures dont je ne sais la fonction, et les robots danseurs, tous tressaillent en vibrations et spasmes apoplectiques, apocalyptiques, libérateurs.

Un rayon frappe le chanteur en pleine poitrine et celui-ci explose en bouts de chair dans une grande gerbe de sang lumineux jaune fluo qui m'éclabousse. Des hurlements retentissent et je me jette à terre. Le corps sans vie d'un colosse bleuté s'écrase sur moi, troué de part en part. Le souffle coupé, je retourne péniblement la tête : des dizaines de formes noires sautent dans le parking par une ouverture encore fumante dans le plafond, et elles nous mitraillent au laser et au plasma. Des mercenaires des transnationales ? Des Diss traîtres ? L'armée impériale chinoise ? Comment nous ont-ils trouvé ? J'ai entendu parler de systèmes d'écholocation inspirés de celui des dauphins, de sonars permettant de sentir les choses, les gens, les objets, à travers les murs, à des distances importantes. C'est la panique dans la salle, tout le monde court dans tous les sens, des corps brûlent en criant, des explosions retentissent, la défense s'organise et les armes employées sont si peu conventionnelles que je ne sais les décrire, des assaillants fondent, implosent, gèlent, se retournent contre les leurs, mais les pertes de notre côté sont énormes de par la surprise de l'attaque. Je me traîne parmi les cadavres vers le fond du parking, rampant sous les instruments de musique et les ordinateurs (qui continuent à produire des sons en roue libre). Ma tête ressort de sous les tables, de l'autre côté, et là, horreur, un humanoïde en scaphandre noir m'attend, debout au-dessus de moi, et applique l'extrémité de son pistolet-laser contre mon front. "Où est-elle ?" entends-je depuis l'écran vert qui lui sert de visage, écran où pullulent des données numériques, des millions de nanodiodes clignotantes. Je vois que l'agresseur est doté, c'est-à-dire équipé d'un système dent-oreille télécom, ce qui signifie que ces saloperies sont toutes interconnectées. Je ne sais que lui répondre, et son doigt s'abaisse sur la gâchette, je ferme les yeux. Congelez mon corps si vous voulez, mais surtout, *brûlez ma tête*. Bizarrement je ne meurs pas, je rouvre les yeux, et il est toujours devant moi et son arme

ne marche pas. Je m'aperçois que la Gamine est à côté, d'un air grave, sur la table ; elle est en train de diriger une sorte d'archaïque lampe-torche vers l'assaillant. Celui-ci crépite de court-circuits, il prend feu et hurle : "C'elle elle ! C'est elle ! Elle a la T.U. !!!" en s'effondrant et fondant de façon effroyable. Les soldats en scaphandre noir s'immobilisent tous dans le parking et, se désintéressant des autres Diss, se ruent à l'unisson vers nous, ou du moins, vers elle, la Gamine qui lâche entre ses dents "et merde...", m'attrape par la main et m'entraîne vers le fond du parking sous un déluge de tirs en tout genre. "C'est quoi la T.U. ?" ai-je le temps de lui crier en courant. "La Télécommande Universelle -je l'ai piquée à un type quand je faisais la pute tueuse." Couverts d'huiles, de liquides indéterminés et de sangs, nous arrivons face à une trappe d'acier découpée dans le mur du fond du parking. Il s'agit du vide-ordures. Vénus, la femme-arme, surgit derrière nous et nous protège en exultant, tirant de tous les côtés simultanément dans un fracas incroyable, de ses dizaines de mitraillettes et canons, bourdonnante de tronçonneuses-laser, de champs électromagnétiques, elle est en partie détruite mais continue à faire feu, et cette expression de projectiles, d'explosifs, de bombes, de tirs laser et plasma, ce flux multiple et continu, plus que d'être une simple posture de virtuosité guerrière, constitue l'offrande de Vénus à ce monde, un feu d'artifice créatif, fécond, une couronne de lumière, un message d'espoir et de vitalité destiné aux âmes en peine.

"Vite !" Un Diss claudiquant -un Androïde des Profondeurs- ouvre la trappe du vide-ordures, s'y glisse et disparaît. La Gamine fait de même, elle s'engage les deux pieds en avant dans l'ouverture et se laisse tomber à l'intérieur, dans des ténèbres où je ne perçois rien, et d'où monte une odeur suffocante. En soupirant, dos à la bataille qui fait rage, je m'introduis dans le vide-ordures, dont le conduit, juste assez large pour moi, est très incliné. Je m'y lance, dérape et chute à toute vitesse dans le noir, glissant aveuglément dans le tube plastique plongeant dans les profondeurs. Je ne suis jamais allé aussi bas. Je cherche par tous les moyens à ralentir ma chute, transforme ma peau en tissu antidérapant, mais cela reste sans effet tant la viscosité et la vitesse sont grandes, mon souffle est coupé, ne sens rien sous mes pieds, perd tout sens de l'équilibre en tombant toujours plus vite, entre des parois recouvertes d'une indicible fange, sur lesquelles je rebondis comme dans mes pires cauchemars, ce qui ne m'étonne guère, car il m'apparaît que toute ma vie j'aurais été destiné au pire. Le pire est le plus sûr, il est ce qui advient le plus infailliblement, et sa constance, sa rassurante constance, accompagne et modèle fidèlement ma trajectoire. Le pire est un pôle magnétique, une étoile du nord, un saint-bernard qui revient lécher la main quand on l'a oublié. En chute libre dans les

ténèbres, me cognant violemment contre les parois d'un toboggan à merde, je ne sais si je vais mourir d'une langue de feu ou d'une bombe jetée par les mercenaires dans le vide-ordures, d'un ustensile coincé dans le conduit (qui me lacérerait) ou d'écrasement contre un sol qu'il faudra bien que je rencontre, car l'on ne peut tout de même traverser toute la Terre ainsi, et si oui, l'élan serait tel que je ne ressortirais aux Antipodes que pour être projeté tel un missile dans le vide spatial, et peut-être même qu'au passage je tuerais la Gamine (que j'aime). Avoir quelque chose est dangereux : *avoir* quelque chose, c'est toujours avoir quelque chose à *perdre*. Le moment où l'on perd tout, par conséquent, est libérateur.

Devisant ainsi, je me retrouve englouti au sein d'un magma grumeleux. Mon crash vient de s'opérer dans un flot d'immondices, une matière lourde et molle que je fends jusqu'au fond et qui m'entraîne en m'écrasant, puissant fleuve de lave fécale dont les dizaines de mètres de déjections amortissantes viennent de me sauver la vie tout en m'entraînant vers une autre mort. Je m'y noie, étouffe, le choc et la pression soudaine dérèglent quelque chose et de la merde commence à rentrer dans certains points détraqués de mon organisme, mon souffle était déjà coupé et là je ne fonctionne plus, l'épais liquide pénètre dans le nez et la bouche, me sens incapable de nager, de me débattre, de bouger. Des bras visqueux m'attrapent et me remontent à la surface avec des bruits de succions ; je suis traîné sur un plan dur et l'on m'appuie violemment sur le ventre, des jets de matières fusent de mon nez et ma bouche. Peu à peu, ma respiration revient. La Gamine gît près de moi également sonnée et recouverte de mélasse puante. L'androïde des profondeurs est au-dessus de nous, ses grands yeux luisent dans les ténèbres complètes, il vient de nous sauver. Il se met en mode lumineux et sa peau caoutchouteuse dégage des teintes vertes, grises et bleu sombre, éclairant faiblement la voûte moussue qui nous surplombe, puis le lieu où nous sommes. "Bienvenue dans les Egouts Inférieurs. Mon nom est Ovo", nous dit le profundroïd à voix basse. D'un coup d'œil de côté je vois que nous sommes sur une corniche au bord du canal aux eaux excrémentielles. Une fétidité impensable règne. Nous sommes des centaines de mètres sous terre. La Gamine se relève péniblement : "Eloignons-nous de notre zone d'atterrissage". Ils pourraient lancer une bombe dans le conduit. A moins que Vénus ait réussi à les massacrer." Ovo : "Les Chinois connaissent encore très mal les Egouts Inférieurs. Suivez-moi." Je me relève également, le bas de mon dos pulse d'une douleur sourde, et nous emboîtons le pas de l'androïde, marchant courbés le long de la corniche jusqu'à un embranchement avec d'autres artères charriant des déchets. Ovo éclaire la nuit cryptique de ses doigts-lampes. "C'est quoi ta putain de

"Télécommande Universelle" ?" finis-je par articuler péniblement en direction de la Gamine, qui se retourne : "C'est ce truc, là, qui ressemble à une vieille lampe de poche. Je l'ai volé à l'un des mes clients de la haute des transnats, l'une de mes proies si tu préfères, quand je faisais du trafic d'orgasmes. Je ne savais pas ce que c'était, et j'ai failli la laisser avec le cadavre, je ne l'ai prise que par curiosité. Peu à peu j'ai réalisé, déclenchant catastrophe sur catastrophe, que cet objet, qui tient dans la main comme une poignée avec quelques boutons, permet d'activer ou désactiver à distance la plupart des systèmes énergétiques : écrans, portes, lumières, mais aussi centrales nucléaires, armes, robots, exosquelettes... Toi-même tu es tellement computérisé que je pourrais sans doute te paralyser ou te faire exploser avec cet appareil, tout comme Ovo." Ce dernier se tourne à son tour vers nous (il y a comme des bulles dans sa voix) : "Tout cela intéresserait sans doute Hobody, mon géniteur... Je ne suis pas complètement droïd, mon cerveau est issu de cellules embryonnaires qu'Hobody a lui-même prélevé sur une tumeur de ses testicules... Je vous mène vers son antre, une pièce cachée dans les égouts, personne d'autre n'en connaît l'existence, vous pourrez vous y réparer, avant d'aller tout détruire à la surface, car c'est ce que nous voulons, n'est-ce pas ?" En effet, ma pensée est un affaissement qui m'attire en une aspiration effrayante, alors que clapotent si près de nos pieds maints cloaques en mouvement. Le profundroïd nous explique que les Egouts Inférieurs sont le seul endroit à posséder des issues peu protégées vers la Zone Sécurisée, et qu'il les connaît. Grâce à son aide, grâce à mes capacités métamorphiques, et grâce à la trouvaille de la Gamine (elle marche, avec, dans sa main, la *Télécommande Universelle*), nous devrions parvenir à nous introduire au cœur de la Zone F-12, afin d'y créer un maximum de destruction. Je nous vois déjà émergeant entre les surfaces blanches et lisses des bunkers des Immortels et des tours des transnationales, afin de tout y détraquer dans une orgie de pannes électriques et de court-circuits, de fissures et de meurtres, j'en assassinerai les maîtres pour prendre leurs figures et déclarer au monde des ordres incompréhensibles, des visions paniquantes. La merde surgira des profondeurs pour ternir le bip-bip des tiroirs-caisses. J'ordonnerai l'ouverture des portes de la Zone, et Ovo de Profundroïd exhortera les Diss à sortir des égouts et des no man's lands, ce sera la fin de ce qui est. Si les Chinois ne parviennent à nous éliminer à temps, nous fuirons en fusée vers Nairobi, la capitale du monde libre, pour y préparer une expédition vers la Lune, afin d'en accélérer la colonisation et la terraformation et d'y créer une entité spatiale mutante indépendante, qui communiquerait avec la Terre à coup de missiles interplanétaires. J'écris dans ma tête sous les ruines et

les pas. J'écris dans ma tête sous la terre. J'écris sous les pas de tous. Ici je ne parle à personne. Je suis un asticot qui vient de naître dans un cadavre. Des murs infranchissables m'entourent dans mes pires cauchemars de flétrissure suprême. Tout est spongieux ici. Là-haut nous déchiquèterons les façades incorruptibles, sucerons les os des robots pour en recracher l'acide aux chiens dégénérés. Ceux qui veulent nous tuer seront étoilés comme des mouches écrasées sur une vitre. Les murs infrangibles seront crochetés d'impacts vicieux où gonfleront des oeufs d'araignée explosant à retardement en pets toxiques. Les machines parlent. Nous sommes des asticots prospérant sur un cadavre à la dérive. Des bouches à la place des yeux, des lunettes noires à la place du sexe, imagine l'ivresse d'éclorre asticot dans le cadavre pourrissant et tournoyant à toute vitesse d'un bœuf à la dérive au milieu du Gange. Tout ce que je viens de penser-écrire, je l'extraie de mon oreille sous la forme d'une petite boulette gélatineuse, une copie de sauvegarde qui tient entre le pouce et l'index. Je descelle une brique de la voûte suintante des Egouts Inférieurs, coince la boulette au fond de l'emplacement, puis replace la brique par-dessus. Ré-enclenchement. Ici je ne parle à personne (nouveau fichier). Ovo, la Gamine et moi, nous marchons le long de canaux de vidange, des centaines de mètres sous terre, dans un silence et des ténèbres absolus, impatients de remonter à la surface pour attaquer.